

《Dialogues Orient-Occident sous le regard de Paul Valéry》

Mercier, Pascal

<https://doi.org/10.15017/9982>

出版情報 : Stella. 16, pp.151-155, 1997-07-01. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン :
権利関係 :

«Dialogues Orient–Occident sous le regard de Paul Valéry»

Pascal MERCIER

Tel était le titre du colloque de trois jours qui s'est tenu, au début de l'automne 1996, à l'Université Hitotsubashi. Il était loisible, d'emblée, de s'interroger sur l'opportunité d'une telle réunion et aussi d'émettre des doutes quant à la pertinence de son intitulé. Ne venait-elle pas, tout d'abord, en bonne dernière après de nombreuses célébrations du cinquantenaire de la disparition de Valéry qui avaient déjà rassemblé en France, en Italie, en Roumanie et aux États-Unis le meilleur de la critique universitaire spécialisée dans son œuvre ? Par ailleurs, en se définissant lui-même comme «Européen», Valéry ne frappait-il pas de vacuité toute tentative de dialogues, par son entremise, entre les deux parties du Monde ? Dans l'après-midi de la troisième journée, alors que s'égrenaient encore à un rythme soutenu les dernières communications, la réussite était patente et, si la donnée initiale avait été largement explorée et dépassée, l'on ne pouvait nier qu'elle avait été tout d'abord justifiée. Ce qui n'était pas un mince mérite pour un auteur comme celui-là.

Évoquer un colloque et, de surcroît, tenter d'établir les raisons de son succès ne sont pas choses aisées. Les sociologues de la communication ne sont pas encore parvenus à percer la recette du colloque parfaitement maîtrisé ; recette qui comporte, à la fois, du savoir-faire de la part des organisateurs, de la compréhension de celle des spectateurs et un grand nombre d'autres impondérables (parmi lesquels l'excellence des exposés n'est pas le moindre !). S'il est plus facile de juger de la qualité des «actes» qui suivent en général ce type de réunion, ceux-ci ne peuvent pourtant prétendre la remplacer et l'on ne relèvera jamais assez à quel point l'adage «*les paroles s'envolent, les écrits restent*» se trouve, en l'occurrence, controuvé. Dans cet exercice, qui a plus d'un point commun avec les joutes oratoires de

l'Antiquité, il y a une théâtralisation du savoir dont on peut moquer les rites collectifs et les aspects « grand messe » (on se souviendra ainsi que, malgré leurs oripeaux laïques, les décades de Pontigny adoptaient parfois une forme quasi-liturgique) mais qui n'a, à l'heure des communications à distance, aucun substitut efficace. Nul ne pourra jamais mesurer l'importance des apartés hors-séances, ni celle des aspects non-verbaux qui permettent à un locuteur de communiquer avec son auditoire.

À défaut d'une évaluation critique, nous nous proposons donc d'esquisser ici un résumé de cette réunion telle qu'il nous a été donné de la vivre et de suggérer la portée des interventions. S'ouvrant par ce que l'on pourrait appeler la « journée des ténors et des espoirs », le colloque inscrivit à son programme, dès la première journée, seize exposés (sans tenir compte du chaleureux message de François Valéry, lu à haute voix par Florence de Lussy, qui permit d'apprécier le rejaillissement de l'esprit d'un père sur celui de son fils).

Il revint à l'éditrice de *Carnets*, Nicole Celeyrette, d'ouvrir le feu. En axant sa communication sur la « Critique de l'Occident », elle remit en perspective la définition fonctionnelle de l'Europe, la rhétorique de l'antithèse (grandeur-décadence) et le théorème du nivellement qui sous-tendent la démarche de Valéry. En conclusion elle évoqua la notion d'équilibre mobile des continents qui organise, selon lui, l'inégalité entre eux. Silvio Yeschua parla alors du *Yalou* et de la dette de Valéry envers le Comte Torio et Lafcadio Hearn. Reprenant, pour la pousser plus avant, son étude déjà ancienne de cet énigmatique texte de Valéry, il insista sur les possibles interprétations du « sourire » et du « non-désir » caractéristiques de l'Orient face aux « grands désirs » des Occidentaux dénoncés par Torio Koyata. La figure de ce dernier fut alors très finement ciselée par Tanji Tsunejiro qui remit le personnage face aux contradictions idéologiques de son époque (le début de l'ère Meiji). Dans une brillante comparaison entre Valéry, Perse, Segalen et enfin Barthes, Sushi Kao s'interrogea sur ce que signifiait pour eux « penser l'Orient » et se demanda sur quel « imaginaire » cela débouchait. Tsunekawa Kunio, revenant sur l'analyse valéryenne de la décadence de l'Occident, a

exploré celle-ci sous l'angle de «l'Intellect et la Sagesse» ; ces deux notions prises à l'aune de la spiritualité zen, démontrant ainsi qu'il était enrichissant, dans ces dialogues, d'intégrer l'autre partie du monde.

Analysant le fondement sur lequel doit s'établir une civilisation, Paul Gifford, quant à lui, partit d'une comparaison entre ce qu'était la « Tentation de l'Occident » chez Valéry et chez Malraux. C'est à d'ailleurs à ce dernier que Robert Pickering, étudiant la question du « monde fini », emprunta une citation (tirée de *La Condition Humaine*, elle présentait artistes de l'Orient et l'Occident comme deux lobes d'un même cerveau). Avec un bel entrain et une pointe de causticité, William Marx s'appliqua à cerner en quoi, dans ses œuvres, Valéry pouvait mériter le titre de « Bouddhiste », titre qui lui avait été décerné en 1929 par le professeur Yamaguchi. Il revint ensuite à Matsuda Hironori de mettre en scène ce que nous oserons à peine nommer, dès lors, un « avatar » de Valéry : le « comédien de la culture ». Enfin, Michel Jarrety, en ordonnant nombre de citations des *Carnets* déjà utilisées par d'autres, fit une lumineuse et subtile mise au point de ce que signifiait pour Valéry : « Penser l'Orient ».

Par manque de place, nous ne ferons que mentionner les vigoureuses allocutions, qui se succédèrent alors de six jeunes espoirs, « avenir des études valéryennes » : Imai Tsutomu, Oribashi Koji, Tagami Tatsuya, Morimoto Atsuo, Hayashi Naoko et Yamamoto Shinichi. Quoique traitant d'études assez différentes, ces exposés relevaient pourtant d'une même démarche critique et d'approches assez identiques du « système » valéryen. S'ils révélaient tous l'excellente maîtrise des concepts chez ces chercheurs, ils couraient néanmoins, dans la plupart des cas, un risque de désincarnation du sujet (conséquence logique, même si paradoxale, d'un recours trop exclusif aux sciences dites « humaines »).

L'on pouvait croire, après cette première journée, devoir marquer une pause envers l'Orient. En fait, ce thème, s'il n'était plus systématiquement mis en avant dans les titres des communications, n'en demeura pas moins présent comme un fil d'Ariane. La matinée du deuxième jour, placée sous le signe de « l'Entre-deux-Guerres », devait se partager équitablement entre des réflexions sur les rapports de

Valéry avec son époque (Monique Allain, Yamada Hiroaki, Ishida Yasuo et Jean-Marc Houpert) et des communications plus documentaires (comme notre propre contribution à propos de la décade de 1925 à Pontigny ou comme celles de Hartmut Kohler et de Jacques Ravaud, la première relative aux progrès de la science du cerveau qui confirment maintes intuitions de Valéry et la seconde, intéressante sur le plan historique, à propos du Centre Méditerranéen). Nous ferons un sort particulier à l'intervention de Yamada Hiroaki (« L'inconscient politique — autour d'une conscience européenne en crise »), débutant par une analyse d'une grande finesse de « Vin perdu », où l'empreinte de Lacan savait se faire présente sans être pesante.

Le reste de la journée mettait en évidence un autre thème qui allait être fréquemment abordé jusqu'à la fin du colloque : celui de l'image et, son corollaire, celui du regard dans l'esthétique valéryenne. En effet, après un exposé, très structuré, de Karl Alfred Blüher (« mythologie de l'esprit »), suivi d'un autre de nature philosophique de Kato Kunio (« l'acte de l'architecte ») et d'une comparaison très technique, par Huguette Laurenti, entre les théâtres de Claudel et de Valéry, quatre intervenants vinrent illustrer ce sujet : Anne Mairesse, Nakamura Toshinao, Régine Piétra et Brian Stimson, apportant chacun des éclairages complémentaires mais aussi heureusement contradictoires. La soirée se passa en musique avec l'audition d'une réduction pour piano de la partition composée par Arthur Honnegger pour illustrer *Amphion*, virtuosement interprétée par Okumura Naoko.

La dernière matinée fut à prédominance philosophique (avec pour paradoxe que l'exposé final de Michel Philippon en forme d'hymne au « soleil levant », s'il fut sans conteste le plus littéraire, était d'abord celui d'un philosophe). Ned Bastet, ayant traité de l'en-dehors comme système de la douleur en tant qu'absolu, se devait de citer la formule : « Je souffre donc je suis », que son successeur, Jean-Yves Dupraz, aurait pu reprendre à son compte dans sa comparaison entre Descartes et Valéry (« deux malaises devant l'infini »). Tsukamoto Masanori précisa les griefs de Valéry contre « les choses vagues », Jean-Pierre Chopin invoqua pour sa part « L'Apocalypse valéryenne » et Alina Ledeanu souligna la démarche libératrice qui

fonde les dialogues valéryens.

Placée sous le signe du triptyque « Langage, Littérature et Écriture » (et plus souterrainement sous celui de la métaphore), l'ultime séance permit à Jürgen Schmidt-Radefeldt de revenir sur la notion de « langage-moule » et à Florence de Lussy dans une forte démonstration, menée au pas de charge, de montrer à quel point la rédaction d' *Agathe* était liée aux préoccupations exprimées au même moment dans les *Carnets*. Le débat sur l'image revint au cœur des débats à l'occasion de la communication de Jeannine Jallat sur « L'oiseau japonais ». Dans une perspective historique Maria Teresa Giaveri parla de « l'Altérité », puis le travail poétique de Valéry fut passé au crible par Jacqueline Courrié et, en final, une improvisation de Serge Bourgea, mettant en parallèle Lacan et Valéry dans leurs conceptions de la rature et de la littérature, vint brillamment clore le colloque.

Sommes-nous parvenu à montrer « l'ouverture du compas » qui s'est manifestée lors de cette réunion, c'est-à dire la richesse des divers apports ? Tout un chacun aura l'occasion de se rendre compte de leur intérêt à la lecture des « actes » qui seront prochainement publiés.